

"Ma mère a disparu", paru dans *Il fait un temps de poème*, vol. 2. Anthologie établie par Yvon Le Men, Trézélan, Filigranes Éditions, 2013, vol. 2, p. 186-187.

Ma mère était malicieuse. Elle aimait faire rire. C'était sa coquetterie. Elle n'a pas montré que sa coquetterie. Elle était dure aussi, sauf pour mourir. Ma mère est morte en coquette, sans grimace, sans poids, en élégance. Elle a salué tout le monde : les rochers, la mer, les fleurs, le marchand de journaux et l'épicier de La Roche Derrien. Tout cela n'était pas grave, c'était juste son tour. C'est ce qu'elle disait. Elle disait : « *ça va passer* ».

Aujourd'hui, elle est quelque part, ailleurs, joueuse, toujours coquette, elle sourit, elle rigole. Elle est compatissante, plus qu'avant. J'ai envie de l'appeler au téléphone le dimanche midi ou en semaine, après le repas du soir. Elle est passée de l'autre côté du danger, en vie, en grande vie, apaisée. Une autre vie. Je la vois de temps en temps près de sa table à téléphone quand j'entre dans un salon de thé ou quand Joelle m'annonce que je vais avoir un enfant. Je regrette que ma mère ne soit pas là, quelques secondes, pour la photo. Elle n'a plus besoin de photo. Dans la pâtisserie, je bois mon thé sans elle à sa santé. Longue vie après la vie, que sa deuxième vie dure aussi longtemps que nous en aurons besoin. Ma mère est toujours vivante. Parfois, le dimanche, elle part en balade. Sa Fiat Panda verte n'est pas dans son garage noir.

Ma mère était dure. « *Si tu as travaillé, tu l'auras, si tu n'as pas travaillé tu ne l'auras pas* ». Des règles pas compliquées pour se repérer. Elle connaissait tous les endroits durs de la vie. Elle a mangé des cailloux, elle s'est assise sur du verre brisé. Elle a trempé ses mains dans l'eau glacée. Mon père, son mari, son amour, son homme, sa fierté, est mort 40 ans avant elle. Ça fait de la solitude. C'est après les tempêtes que l'on voit les chênes centenaires.

Ma mère est immortelle, à La Roche Derrien, à Paris, à Brest, à Leon, en Bretagne et ailleurs, ange rieur, moqueur. Elle n'a pas laissé de monuments derrière elle, pas d'empruntes en cire, un texte, quelques photos et un enregistrement sonore de 12 secondes. Elle a laissé à chacun, à tout le monde, à nous surtout, l'envie de rire, l'envie de vivre, l'envie de regarder de tous les côtés, l'envie de trouver la face burlesque du monde. L'économiste nous explique la crise à la radio. Il oublie de rire à la relecture de ses conclusions fantaisistes de l'année dernière. Ma mère l'écoute et rigole au volant de sa Fiat verte. Ses copines assises à l'arrière rigolent avec elle. Ma mère sait quand même que l'économiste a raison puisque c'est lui qui va fixer les salaires des pauvres avec ses pauvres conclusions.

Ma mère a disparu. Je la retrouve quand j'ai envie de lui téléphoner. Je préfère lui téléphoner, ses manies et sa dureté disparaissent. Chez elle, dans notre maison autrefois, elle nous a montré ses plaies. En les soignant, elle nous a montré comment soigner les autres. En faisant pour elle, ça marche pour nous. Elle a inventé la légèreté qu'il faut pour vivre sa vie et pour la perdre. Ma mère n'a pas perdu sa vie. Elle a eu assez de temps pour rester vivante auprès de tout le monde, ses copines, ses copains, ses enfants, ses commerçants, La Roche Derrien, son village. Ma mère est vivante, suffisamment pour m'accompagner jusqu'à ma mort.

Ma mère est maintenant un esprit. Elle n'a plus besoin de matière pour exister, aucune tombe, aucun objet, aucune photo, aucune pierre. Pourtant nous avons gardé sa maison. Ses choses sont encore là, inertes et dérisoires comme des marionnettes oubliées après un spectacle, cassées. Ma mère était un grand chef d'orchestre. Sa commode, sa table, son buffet, son tricot, même sa télé, portaient quelque chose d'elle et renaissaient chaque jour avec elle. Aujourd'hui, sa maison s'est arrêtée comme une ombre qui n'a pas suivi son objet. C'est de la matière qui s'obstine, une ligne droite qui tente une parallèle avec le temps, le déni de la mort

et de la vie en même temps. Les parallèles se rejoignent. Les cercles s'envolent vers l'infini. Je préférerais voir sa maison habitée, voir cette télévision marcher, voir cette commode s'ouvrir et se fermer sur des mains vivantes. Le petit théâtre se remettrait en route avec une autre compagnie. La vie ce n'est ni la matière, ni le sang, ni l'air, ni même le vent, c'est la circulation, le mouvement, la transformation, rien ne disparaît, tout se transforme, c'est écrit. Garder la maison d'un mort c'est s'arc-bouter contre la vie. Celle qui devrait renaître là. Faire le deuil, ce n'est pas oublier, c'est entrer dans une autre relation, c'est apprendre à jouir de toutes les modalités de la présence. L'année dernière, ma mère n'avait presque plus de corps et une énorme présence. Aujourd'hui, elle n'a plus de corps du tout. Elle a plein d'autres choses pour m'accompagner.